J.-L. MICHELI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR

Louis Ruffet

PROFESSEUR A L'ÉCOLE LIBRE DE THEOLOGIE A GENÈVE

> Il n'obtenait pas ce qui nous semble lui avoir été si naturel, sans un soin de chaque jour et sans combat. C'est là le secret des cœurs les plus simples : ouvrez-les, et vous y voyez la lutte, vous y assistez à l'achat toujours pénible et toujours marchandé de ce que nous en admirons.
>
> Sainte-Beuve.

Ne se vend pas.

LAUSANNE

IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL

ESK. 110

J.-L. MICHELI

Extrait du Chrétien évangélique.

J.-L. MICHELI

NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR

Louis Ruffet

PROFESSEUR A L'ÉCOLE LIBRE DE THÉOLOGIE A GENÈVE

> Il n'obtenait pas ce qui nous semble lui avoir été si naturel, sans un soin de chaque jour et sans combat. C'est là le secret des cœurs les plus simples : ouvrez-les, et vous y voyez la lutte, vous y assistez à l'achat toujours pénible et toujours marchandé de ce que nous en admirons.
>
> SAINTE-BEUVE.

Ne se vend pas.

LAUSANNE

IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL

1875

J.-L. MICHELI

I

A deux lieues environ de Genève, sur le plateau élevé qui précède les Voirons, est assis le beau et riche village de Jussy, dominé par un petit castel construit en 1621 par Théodore Agrippa d'Aubigné. Rien de considérable n'a été changé à sa construction primitive, ni les tourelles de ses angles, ni l'espèce de belvédère carré qui surgit du milieu du toit, ni ses fenêtres rares et antiques. Des fossés, de grands arbres, un jardin en terrasse donnent au manoir du Crest quelque chose de seigneurial. Il devint vers 1632 la propriété de noble Jacques Micheli, dont les ancêtres appartenaient à la nombreuse émigration italienne qui, au seizième siècle, chercha un refuge à Genève contre les rigueurs de l'inquisition. C'est dans cette de-

meure qu'a longtemps vécu l'excellent et regretté Jean-Louis Micheli.

Né à Genève le 16 décembre 1812, il fut placé de bonne heure par son père, que l'administration de son domaine et ses goûts personnels retenaient à la campagne, chez le professeur Humbert qui dirigeait au chemin du Mail, à Plainpalais, une maison d'éducation. Esprit distingué, M. Humbert savait développer chez ses élèves le goût littéraire. Micheli lui doit beaucoup à cet égard. Il éveilla en lui l'amour de la lecture; il lui apprit à écrire, et c'est de son séjour au pensionnat de Plainpalais que date l'habitude qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie, d'avoir toujours sur lui un calepin pour prendre des notes sur ses lectures, ou fixer immédiatement les résultats de ses méditations. Micheli avait du reste, de nature, un esprit vif et délié; il aimait la plaisanterie, et eut toujours à lutter contre une promptitude trop grande à saisir les ridicules des personnes qui l'abordaient.

Comme la plupart de ses amis d'enfance, Micheli étudia le droit. Ses études à l'académie ne furent pas signalées par des succès éclatants, mais il se distingua par le soin tout particulier avec lequel il les poursuivit.

Dès l'âge de vingt ans, ses compositions littéraires obtenaient l'approbation des vrais connaisseurs. En 1833, quelques étudiants genevois pu-

blièrent un journal mensuel, l'*Album littéraire*, destiné à contenir exclusivement les travaux de leurs jeunes collègues. Micheli y inséra entre autres articles l'histoire d'un homme qui consigne chaque soir dans un cahier, le récit franc et complet des événements intimes de la journée. Cet essai fut hautement apprécié. « J'avais quatorze ans, écrit le jeune auteur, quand un vieux oncle m'engagea à commencer ce travail journalier.... D'après ses conseils, je l'écrivais avec la plus entière franchise, et pour cela je m'étais bien pénétré d'avance de cette idée que personne ne le lirait jamais.... Je ris encore au souvenir d'une petite course de huit jours au plus que je fis à l'âge de quinze ans. Avant de partir, je rassemblai les feuilles de mon journal, et j'en remis avec solennité aux mains d'un ami le petit paquet ainsi étiqueté : *A brûler, si je viens à mourir*. — Oh ! c'est que toutes mes mauvaises pensées, tous mes péchés d'enfant, grands et petits, y étaient consignés ; et quand deux jours de suite il me fallait inscrire la même sottise, le troisième, au moment de recommencer, je pensais à ma honte pour le soir, je pensais à cette troisième accusation, et cette considération m'arrêtait. Plus tard, homme fait, et près de commettre des fautes graves, la même considération est venue souvent m'arrêter encore. Il faudrait être, je crois, bien profondément perverti pour pouvoir ainsi, chaque

soir, écrire froidement ses péchés du jour, sans rougir et sans se promettre de changer. Ce point de vue moral sous lequel je m'habituai bientôt à considérer mon journal, me le rendit si précieux que, pour rien au monde, je n'aurais voulu y renoncer[1]. » — « Au sujet de cet article, raconte M. le pasteur Gaberel, Tœpffer nous disait : « Eh! » messieurs, quand on fait un programme, il faut » y demeurer fidèle; vous annoncez les composi- » tions littéraires de vos camarades et vous publiez » le travail d'un moraliste mûri par les épreuves de » la vie et familier dès longtemps avec les finesses » de ce genre, le plus difficile de tous. » Il ne voulut pas croire aux vingt ans de l'auteur, et l'embarras de Micheli était charmant à l'ouïe des éloges adressés en sa présence au vieil anonyme[2]. »

A partir de l'année 1834, dans laquelle J.-L. Micheli perdit sa pieuse mère, après plusieurs mois de souffrances intolérables acceptées avec une grande foi, un développement religieux, inconscient d'abord peut-être, mais progressif, se fit en lui. Jusque-là, complétement muet sur les sujets sérieux, dans ses relations avec l'un de ses plus fidèles amis, M. le ministre Marc Vernet, il se mit à les aborder sans aucune ostentation, mais de telle façon

[1] *Album littéraire*, journal genevois, 1[re] année, N° 4. Pag. 124-125.

[2] *Eglise libre*, 1875, N° 20. Pag. 157.

que son interlocuteur ne put pas douter qu'une évolution se faisait dans son esprit et surtout dans son cœur. Toutefois plusieurs années s'écoulèrent sans qu'une conversion au sens propre du mot s'opérât. Dans l'hiver de 1838, il prit part à une réunion de jeunes gens qui décidèrent de se réunir régulièrement une fois chaque semaine pour étudier la Bible et prier en commun. « La première réunion, nous écrit l'un de ses fondateurs, fut très embarrassée. Je me rappelle, en particulier, l'étonnement que me causa l'attitude à la fois gênée et candide de Micheli. Il exposa ses doutes, quelques expériences de jeunesse, et cela d'une façon si simple et si sincère, que je l'aimai dès ce jour-là. Cette première réunion fut un pas immense dans la vie chrétienne de ceux qui y participèrent. »

Le plaisir que les quatre ou cinq amis, qui se réunirent dès lors chez M. Vernet, éprouvaient à se rencontrer et l'intimité croissante qui s'établit entre eux, suscitèrent bientôt un autre projet. Afin de continuer quelques études littéraires, ils résolurent au début de l'hiver de 1839 de se réunir chaque lundi soir avec quelques autres amis pour lire ensemble Virgile. Ce furent là les débuts de la société dite du *Latin* qui existe encore aujourd'hui. Nous avons eu entre les mains les travaux *inofficiels* de cette société, poésies et prose. Notre regret est grand de ne pouvoir communiquer à nos lec-

la vue dont on jouit de la petite vallée du Mont-Dore; il est vrai qu'en en sortant on rencontre sans aller trop loin des paysages plus boisés et quelques positions pittoresques, mais Montreux! mais Saint-Gervais! comme tout cela est loin de vous!... Nous sommes une trentaine dans l'hôtel, et le ton de la conversation est celui que j'aime, c'est-à-dire le simple, le bon enfant, si nécessaire dans une réunion spontanée de gens destinés à vivre très rapprochés pendant un temps fort court. On est, pour moi en particulier, d'une bonté extrême, bonté que je ne saurais m'expliquer de la part d'étrangers, si je ne savais que notre bon Dieu est intarissable dans ses faveurs, et qu'elles se présentent sous toutes les formes. Quand j'ai dû garder la chambre, tout le monde est venu me voir, en me témoignant un vif intérêt. Les dames m'apportaient des fleurs, et on avait toujours soin de venir au moins deux, afin de me distraire sans trop me faire causer. Il y a un monsieur du faubourg Saint-Germain qui ne manque jamais, quand il trouve que je cause trop, de me faire un petit signe du bout de la table, ou de gronder ma voisine; ne trouvez-vous pas cela bien aimable de la part d'un étranger? La plupart de ces gens étant légitimistes, tiennent encore à leur religion, et j'ai cherché quelquefois à avoir avec eux quelque conversation sérieuse, mais leur point de vue est en général tout extérieur, et nous avons

bien de la peine à nous entendre. J'ai déjà écrit à quelques personnes ce qu'une comtesse me disait, et je vous l'écris aussi parce que cela m'a frappé : « Dame, monsieur, c'est un beau livre que vot'Bible, » c'est p'têtre le mieux écrit qu'il y ait. » J'éprouve, quand j'entends parler ainsi, une grande pitié pour ces pauvres âmes qui croient pouvoir se passer ou même devoir s'abstenir de ce pain de vie, et en même temps une grande reconnaissance pour le Seigneur, qui m'a mis à même de l'apprécier, du moins en partie, et d'aimer à m'en nourrir. Je veux vous citer encore un mot de ces bonnes catholiques. — La conversation se porta l'autre jour sur les moyens factices de s'endormir : les uns parlaient de compter jusqu'à cent, d'autres de regarder en idée couler l'eau, etc. — « M. Micheli va me gron- » der, dit une de ces dames, mais je ne connais pas » de meilleur moyen que de dire mon chapelet. — » Dame, c'est tout clair, reprit la même comtesse » ***; moi, quand j'ai de la peine à m'endormir, je » prie le bon Dieu. Eh bien, si je m'endors, c'est » qu'il m'exauce. » Le mouvement que je ne pus retenir à ces paroles marquait sûrement plus que de la surprise, car la dame ajouta avec vivacité : « — Mais, monsieur, j'en ai parlé à mon confesseur, » et il m'approuve tout à fait. » Voilà où en est pour ces belles dames cette institution de la confession qui pourrait être si utile et si belle. »

lisons beaucoup ensemble, de l'anglais, de l'italien, Mme Necker, Port-Royal, puis nous nous promenons à cheval dans les montagnes.... Nous jouissons avec gratitude, tout en sentant que cela ne peut et ne doit pas durer, que *cette vie n'est pas un roman, mais un voyage avec beaucoup de compagnons auxquels il faut songer.* »

II

A peine Micheli était-il entré dans la vie conjugale qu'il accepta, non sans appréhension, les fonctions de maire de la grande commune de Jussy. Sa santé délicate, la difficulté de diriger en hiver, depuis la ville, les intérêts de ses administrés, auraient été, pour tout autre que lui, une raison de refuser une charge qui n'est point une sinécure; mais il vit un *devoir* à l'accepter. En août 1842, il revêtit ces fonctions qu'il remplit dès lors, malgré les révolutions politiques, avec une conscience et un dévouement dont tous les habitants de Jussy seraient prêts à rendre témoignage. Tour à tour administrateur exact et scrupuleux des intérêts de la commune, juge de paix, pasteur, père de toutes

reusement aucune trace de la correspondance intime qui s'établit à ce moment entre lui et le grand prédicateur de Paris. Du reste, notre frère n'aimait pas à parler de ses impressions d'alors; mais nous croyons savoir qu'Adolphe Monod l'aida puissamment à sortir du doute, et l'amena à cette affirmation joyeuse des vérités évangéliques qui faisait le fond de sa piété. Les discussions théologiques lui répugnaient; il les croyait dangereuses et préférait aux arguments les plus savants le simple « je crois parce que Dieu l'a dit, » du petit enfant. Ce fut à genoux qu'il conquit cette sérénité d'âme qui ne lui était point naturelle; sa foi peut à juste titre être comparée à ces « dépouilles opimes » dont parle Vinet, que l'on conquiert avec ses larmes et son sang. Louis Meyer, qui passait l'hiver à Montreux et avec lequel Micheli se lia étroitement, excita dans l'âme du néophyte le désir de l'activité chrétienne; il développa en lui le sentiment du devoir et de l'entière consécration à Dieu. Il lui a comme révélé la toute-puissance de la prière pour tous les détails de la vie.

On a retrouvé dans les papiers de Micheli un acte solennel de consécration à Dieu qu'il portait toujours sur lui, et qu'on peut considérer comme le résultat de l'œuvre bénie que Dieu fit à ce moment dans son cœur. Il nous est permis d'en citer les passages les plus importants.

« Mon Dieu, je voudrais me consacrer à toi tout de nouveau, comme j'en trouve le conseil dans Doddridge. Oh! donne-moi la foi en Jésus; je ne l'ai jamais eue. Que je croie que Jésus a souffert pour moi, et que je l'aime avec une tendre reconnaissance. Éveille ma conscience; que toutes les fois qu'elle parle et me demande quelque chose, ce soit bien de ta part; que je ne me décourage pas! que je sois profondément convaincu de pouvoir toutes choses en Christ qui me fortifie! Il n'y a pour moi de vrai bonheur qu'en obéissant. Quand j'obéis, je sens que je puis prier librement; tu accueilles mes prières; je sens qu'elles retombent en bénédiction sur moi et sur mes bien-aimés. Hélas! je traîne ma chaîne; délivre-moi du démon qui veut toujours me reprendre. J'ai peur, délivre-moi! Bénis les engagements que je vais prendre! qu'ils me soient sacrés! si la puissance du démon et de mon mauvais cœur me les fait violer une fois, que je ne me décourage pas!...

» Je promets de me lever à l'heure même où tu me réveilles, quand j'ai dormi à peu près mes six heures, et de ne pas tarder une minute au lit.

» Je promets, daigne me le rappeler, de consacrer autant que possible chaque heure deux minutes à prier, spécialement pour obtenir la foi au Sauveur, et pour me réfugier du démon près de Jésus, éloigner de funestes pensées, sanctifier mon cœur.

pauvres gens n'avaient pas passé autant de jours de suite dans un même lieu; toujours chassés, repoussés de partout, conduits de poste en poste, et conduits où? nulle part où ils pussent fixer leur tente; vrais exilés sur la terre, réalisation de la fable du Juif errant, à la honte de la civilisation et de la philanthropie suisse.

» Ces deux ménages s'étaient mariés devant Dieu; personne n'avait voulu bénir leur mariage parce qu'ils n'avaient pas de papiers; leurs enfants ne sont inscrits nulle part. Ils n'osent pas aller dans les églises, soit à cause des haillons qui les couvrent, soit parce qu'ils sont toujours occupés à éviter les gendarmes et se cachent dans les bois. Ils avaient passé tout l'été dans les hautes montagnes entre Berne et le Valais, et le froid les en avait chassés. L'hiver dernier ils n'ont passé que quatre nuits à couvert. Vous me demanderez quelle preuve j'ai de tout cela? Aucune, sans doute, que l'air de sincérité de ces gens qui a frappé tous ceux qui les ont vus. Et d'ailleurs, à supposer qu'il y eût quelque chose d'exagéré, il en resterait bien assez pour exciter notre compassion. Parmi tous ces braves missionnaires qui vont annoncer l'Evangile aux peuplades errantes du Nouveau-Monde, on aimerait à en voir un se consacrer à ces nomades de notre Suisse. Le pasteur allemand est venu leur faire un culte au milieu de leur torrent, et ils en ont été

extrêmement touchés; ils possèdent la Bible et la gardent précieusement, mais aucun d'eux ne sait lire. »

A son retour de Montreux, Micheli, dont la santé s'était fortifiée, reprit avec un nouveau zèle ses divers travaux, que nous pourrions appeler plus justement ses divers *ministères*, car *ministère* est bien le mot qui exprime l'œuvre de cet homme, toujours au service de Dieu et de ses semblables. Membre d'un grand nombre de comités[1], il apportait à tous *sa conscience*. Nous le suivrons dans quelques-unes de ses activités, avant de reprendre le récit de sa vie extérieure.

La société biblique de Genève étendait alors son œuvre de colportage en France. Micheli fut chargé, de 1845 à 1850, de la correspondance avec les col-

[1] « Je ne suis sûrement pas l'homme de Genève qui ai le plus de comités, écrivait Micheli à la fin de 1845, et pourtant c'est déjà bien joli comme ça; et pour quelqu'un qui sait mal employer son temps, c'est quelque chose de bien désorganisant. Je suis secrétaire du comité des écoles lancastériennes de la ville, de la Bourse italienne; trésorier et secrétaire du comité de l'école de la Croix-d'or; correspondant des colporteurs dans le comité de colportage; membre du comité de la société biblique, du comité des missions, du comité d'évangélisation intérieure, de l'union protestante. J'ai encore la société de secours, mais où je ne vais guère; la société d'utilité publique; de même comme maire, j'ai le comité local de l'école, le comité de l'administration de bienfaisance, outre, bien entendu, le conseil municipal. »

dans la fournaise ! Qui sait ce qui sortira de ce creuset d'épuration ?

Une scène de vandales vient encore de se passer à Aigle. Quelques quakers américains qui parcourent le continent dans un but religieux, avaient absolument voulu faire entendre des paroles de vérité et de paix aux Vaudois. Point troublé à Lausanne et à Vevey, le lieu de réunion a été troublé à Aigle : la pompe à feu amenée, les assistants arrachés de force de la salle, conduits devant le jet de la pompe et tenus là pendant des minutes. Des dames ont été ainsi maltraitées, l'une d'elle est menacée de perdre un œil. Des hommes signalés dès longtemps à la haine des impies, et menacés d'un sort plus grave encore, n'ont pu échapper qu'en demeurant blottis une partie de la nuit dans un cellier. — Les élections de Zurich viennent d'être déplorables ; la moitié des conservateurs a disparu du Grand Conseil. Maintenant les deux Vororts protestants sont corps-francs. Il est impossible d'imaginer que le parti de la révolution suisse laisse passer cette occasion improfitée. Nous allons voir reparaître sur le tapis toutes les questions fédérales les plus irritantes, les jésuites en tête, et l'on va faire le vert et le sec pour nous remuer à Genève, afin d'avoir notre voix en diète. Peut-être essaiera-t-on de se passer de douze voix ? alors quelles seront les suites d'une telle agression ? — Du reste, pour le moment, la

fièvre révolutionnaire paraît se calmer à Berne; les hommes qui ont suivi les choses de près disent que la constitution n'est point si folle qu'on eût pu s'y attendre. M. Ochsenbein prêche la modération. Mais un parti qui n'en connaît aucune s'agite sourdement, remué par le canton de Vaud où ce parti domine. J'écris à tire de plume pour que ceci parte aujourd'hui. »

Plus importante et non moins absorbante que la tâche de correspondant de la société biblique, fut la part prise par Micheli, depuis mars 1842, à la direction de l'école primaire évangélique, dite de la Croix-d'or. Avant cette année-là, une institution indépendante, de même nature, avait été créée à la rue du Rhône; mais abandonnée par ses fondateurs, elle fut reprise par MM. Marc Vernet et Micheli. Elle compta dès le début au nombre de ses directeurs des hommes tels que Alexandre Nourrisson, le ministre Lecoultre, le professeur Ernest Naville. Pendant vingt ans, Micheli s'occupa activement de cette école, aujourd'hui fort nombreuse et installée à la rue des Chanoines. « Dès le premier jour, écrivait récemment un des directeurs de cette institution, J.-L. Micheli donna son cœur à cette œuvre d'éducation chrétienne; il y consacra une grande partie de son temps, il en suivit, avec un intérêt soutenu, tous les détails. Avec ses collègues, il s'efforça d'appliquer les méthodes reconnues les

ce pas? Il est plus grand que la richesse, cela est vrai. Mais cherche dans ton cœur, si jeune qu'il soit, tu reconnaîtras qu'il y a encore un bien qui passe de beaucoup avant la santé, un bien qui renferme tous les autres, un bien qui est, non pas une portion du bonheur, mais le bonheur lui-même; et ce bien s'appelle *la paix de l'âme.* »

L'enseignement et la direction pédagogique ne furent cependant pas la mission spéciale de Micheli dans l'école de la rue des Chanoines. Il en eut une plus haute et plus saintement utile. « La tâche qu'il s'imposa, dit encore un de ses collègues [1], et qu'il remplit avec un dévouement que la fatigue seule put arrêter, fut de visiter les parents des élèves. Intimement convaincu que l'œuvre de l'éducation réclame le concours harmonique de l'école et de la famille, il ne négligeait aucune occasion de resserrer les liens qui doivent unir les maîtres et les parents. Avec quel empressement ne saisissait-t-il pas toutes les circonstances dans lesquelles les petits ont tout particulièrement besoin de se sentir aimés : la maladie, la détresse, le deuil, ou quelque autre angoisse plus poignante encore? Qui dira le bien fait dans ces visites, où la douce sympathie et la bonté si pleine de grâce de l'ami que nous pleurons apportaient la consolation, la paix, la joie, bien souvent au milieu des larmes? » Il serait facile

[1] Ecoles évang., etc., pag. 5.

de citer des traits touchants à l'appui des lignes que nous venons de transcrire. Qui n'a vu Micheli gravissant les étages, un petit paquet à la main et allant porter à l'enfant malade quelque jouet ou quelque gâterie ; mais peut-être vaut-il mieux se taire sur cette charité discrète qui aimait à relever plutôt qu'à humilier par ses bienfaits.

---

participipions pas; nous le ferons désormais volontiers.... Rien n'encourage comme le succès. Me voyant en peu de mois arrivé au chiffre de cinquante souscripteurs, j'ai repris mes recherches avec un redoublement d'intérêt, faisant en mon esprit le tour des rues, comme on fait pour les communications de deuil ou de mariage, où l'on tient à n'oublier personne, et j'ai trouvé encore bien du monde. Au bout de deux ans environ, j'avais atteint le chiffre réjouissant de cent souscripteurs, auquel certes, dès les débuts, je n'eusse pas osé espérer.... » Ce chiffre s'éleva plus tard jusqu'à cent cinquante souscripteurs, dont notre frère recueillait les offrandes avec la plus grande régularité.

En 1845, nous trouvons Micheli voyageant en France, en Belgique et en Hollande, l'œil ouvert sur tout ce qui pouvait frapper l'attention, consignant chaque jour dans son journal ses impressions, la description des lieux qu'il traverse, s'enrichissant des connaissances les plus variées, s'intéressant au progrès du règne de Dieu. L'année suivante, il est de nouveau aux eaux du Mont-Dore, en Auvergne. Je trouve à la date de juillet 1846 des lettres écrites pendant ce séjour, et dont je veux communiquer quelques fragments; elles font bien connaître les dispositions intérieures de Micheli à cette époque.

Mont-Dore, juillet 1846.

«.... J'en suis profondément persuadé (et plùt à Dieu que ma foi fût aussi vive en tous points!), celui qui met toute sa confiance en son Père céleste, qui écoute sa voix et prie à toute heure pour la suivre, à celui-là une paix parfaite et inaltérable peut être donnée, même au milieu des plus grands sujets d'angoisse. Tandis que le calme dure encore, prenons la sainte habitude de l'esprit constant de prière, et quand viendra le jour de la tribulation, nous serons puissamment armés.

. . . .

» Je fais ici une expérience quant à la prière, dont je désire profiter plus tard; j'ai pensé qu'il y avait un vain formalisme à vouloir faire sa prière avant de se coucher; c'est souvent un mauvais moment, puisqu'on est ou endormi ou tout au moins poursuivi de l'idée qu'il se fait tard; j'essaie de faire ma prière dans l'après-dîner et, quand je rentre pour me coucher, j'élève seulement mon âme à Dieu pour lui demander de bénir ma nuit, comme nous devrions au fond le faire avant chaque chose, quelle qu'elle soit....

» Je demande journellement à Dieu d'être fidèle avec tout ce monde (nous sommes maintenant une vingtaine), mais j'ai encore bien des pas à faire. Je souffre péniblement de l'incrédulité, des

science d'une nation se compose des consciences de chaque individu. »

Quelques semaines plus tard, Micheli s'adresse de nouveau « aux cœurs sincères[1]. » Pour se venger de leur défaite, quelques hommes de l'ancien parti décriaient dans des chansons burlesques les membres du gouvernement[2]. Micheli s'indigne de cette façon basse de se défendre ou de se venger, et il s'écrie : « Serait-il donc vrai que la politique doive absolument exclure toute charité? Quoi! le même homme qui n'ouvre jamais la bouche pour médire répétera sans scrupule, avec empressement, de mordants couplets, parce qu'ils attaquent un ennemi politique, parce que c'est pour le bien du pays? Pour le bien du pays! Avons-nous pesé cette parole? Ah! s'il y a des armes bénies, il y en a, soyons-en sûrs, qui se retournent plutôt contre

[1] *Un mot encore aux cœurs sincères, amis de l'ordre de choses qui n'est plus.*

[2] « Il pleut une foule de brochures de toute espèce; les artistes réunis et joints à G. s'amusent à caricaturer et à chansonner les hommes du jour. A. L. m'est venu demander d'écrire une protestation chrétienne contre ces personnalités et ces plaisanteries dans une affaire si sérieuse. Je l'ai fait sous le titre : « Un mot encore aux cœurs sincères. » Je n'ai écrit que ce que je pensais dans le moment, mais je ne pense pas toujours aussi charitablement, et il y a bien dans l'expression de ces sentiments une sorte d'hypocrisie involontaire. » (*Allerley*, carnet X.)

leurs auteurs. Je m'adresse à vous, hommes religieux, qui croyez sincèrement que « si l'Eternel ne » bâtit la maison, ceux qui la bâtissent travaillent » en vain, » et je vous demande : Comment conciliez-vous votre foi avec l'emploi de telles armes, avec l'approbation que vous leur donnez? Si nous voulons qu'il nous vienne en aide, plaçons-nous sur un terrain où, si j'ose ainsi dire, notre Dieu puisse aussi descendre. Vous le sentez, n'est-il pas vrai? il ne saurait prêter son appui à de telles bouffonneries. Vous le sentez, car jamais, j'en suis certain, ni ceux qui les composent ni ceux qui les vantent et les colportent n'ont eu seulement l'idée qu'il fût possible d'appeler sur ces écrits la bénédiction d'en haut, tandis qu'à genoux, dans le secret de leur cabinet, ils ont pu, en toute simplicité, et pour d'autres publications graves et vraiment dignes de leur but, ajouter à leur prière ces mots : « Mon » Dieu! bénis la lecture de ces pages, et donne-» leur force de persuasion dans les cœurs!... »

» Où donc lisons-nous qu'il soit permis de diffamer même celui qu'on croit l'ennemi de son pays? Avons-nous à reprocher des faits graves que le public doive connaître, faisons-le sérieusement et bien informé; mais cessons d'accueillir tous les bruits qui circulent pour les traduire en vers méchants, où la rime entraîne toujours plus loin qu'on ne veut.

sonne à ma manière de voir, qui ne me satisfait moi-même qu'à demi.

» Je suis donc dans une certaine position : pour la quitter, il faut des motifs, ne fût-ce que pour pouvoir satisfaire les personnes qui me demanderont raison de ma démarche.

» — Pouvez-vous, me dit-on, demeurer dans une église où se prêchent indistinctement les doctrines les plus diverses, une église qui n'en est pas une; ne vous sentez-vous pas solidaire de tout ce qui s'y dit et s'y fait? — Non, je le dis franchement, je n'ai jamais éprouvé le sentiment de cette solidarité, et j'ignore s'il existe quelque chose de semblable pour les ecclésiastiques faisant partie du corps de la vénérable Compagnie : mais pour moi laïque, je ne me sens solidaire de rien de ce qui se fait ou se dit par des personnes dont je suis entièrement indépendant. Quant au mélange de l'erreur et de la vérité prêchées tour à tour dans les mêmes chaires, ces questions me paraissent se rattacher à la grande question débattue de nos jours, des églises nationales en général, de la séparation de l'église et de l'état, question sur laquelle je ne suis point encore éclairé.

» — Mais la constitution nouvelle change tout à fait votre position; vous ne pouvez plus demeurer dans ce vague qui vous plaisait, il faut absolument vous prononcer, faire un choix; les termes mêmes

de cette constitution vous y obligent. — Je ne saurais voir les choses ainsi. La constitution m'appelle comme protestant à un acte que j'ai fait ces dernières années comme membre d'un conseil municipal, à l'élection du consistoire. A teneur même des articles tous les protestants sont appelés; rien donc ne saurait m'obliger à m'en tenir à l'écart. J'ajouterai même ici que je ne saisis pas bien le motif de délicatesse qui paraît devoir empêcher les membres du troupeau de l'Oratoire de venir donner leur vote. Il me semble qu'à leur place je me sentirais libre de le faire, non-seulement à cette première, mais encore aux élections subséquentes. Je parle surtout de ceux qui ne sont pas partisans de la séparation de l'église d'avec l'état....

» La constitution du pays me dit que je suis membre de l'église nationale du moment où j'en accepte les formes organiques. »

Après avoir expliqué que les formes organiques ne blessent pas sa conscience individuelle et que, étant donné tel consistoire dont il ne peut reconnaître l'autorité, il peut cependant demeurer membre « expectatif » de l'église, attendant de nouvelles élections, il ajoute :

« Allons plus loin, et supposons que l'interprétation donnée à ces mots « formes organiques » renferme en effet quelque chose qui blesse ma conscience et que je ne puisse accepter. Alors, d'après

avec sa pensée et avec son Dieu. Aussi sa correspondance est-elle une source précieuse d'information et d'édification. Il y aborde les sujets les plus variés : éducation, beaux-arts, critique littéraire, vie intime de l'âme, descriptions de la nature, expériences du cœur. Il faudra choisir dans ce volumineux dossier, au risque de laisser échapper bien des pages charmantes[1]. Je suivrai l'ordre chronologique, plutôt que celui des sujets, afin que les lecteurs puissent se rendre compte du développement de la pensée de Micheli.

Il écrit en septembre 1845 :

« On parle assez du livre qu'a publié mon ami ***; je ne l'ai pas lu, et je ne le lirai probablement pas; mais je voudrais pouvoir donner à lire à tout le monde le billet vraiment chrétien que j'ai reçu de lui : « Il est si doux, me dit-il, de se rencontrer » dans le chemin du salut, et de porter dans son » cœur Celui qui nous a rachetés et sauvés. Qu'est » tout le reste au prix de cela? Et comment ne pas » aimer tous ceux pour qui le Fils de Dieu a versé » son sang ! » Celui qui aime ses semblables parce que Jésus les a aimés, celui-là est bien avancé, il

[1] Quelques-unes des lettres dont nous donnons des extraits, n'ont pas été écrites pendant des séjours à l'étranger. C'est en particulier le cas des premières et des dernières.

marche avec Dieu, cet amour-là ne se donne que par le Saint-Esprit, et l'on peut bien croire que le Saint-Esprit achèvera une œuvre ainsi commencée, et lui donnera la plénitude de la connaissance de Jésus qui peut lui manquer encore. Je comprends que des hommes de foi et pleins de respect et d'amour pour la Parole souffrent de voir la vérité méconnue, mais ce que je ne comprends pas, c'est cette condamnation hautaine que je vois quelquefois jeter sur un homme droit et sincère, parce qu'il n'est pas encore arrivé à découvrir toute la vérité. Cet homme sincère ne dit : « *Je crois* » que quand il croit réellement, quand cette croyance s'est emparée de tout son cœur, quand il est prêt à souffrir pour elle. Combien, parmi ceux qui le condamnent, n'y en a-t-il peut-être pas qui croient avec une grande légèreté, qui adoptent d'avance tout ce qui est orthodoxe, qui n'ont pas eu le moindre combat à soutenir pour recevoir ces croyances, et qui, manquant de charité, d'abnégation, d'humilité, montrent par là que ces croyances ne sont pas pour eux une source de vie. Il y a un verset que nous devrions, pour notre conduite envers nos frères, avoir avant tout autre écrit sur la paume de nos mains : « Qui est-ce qui met de la » différence entre toi et un autre? Et qu'est-ce que » tu as que tu ne l'aies reçu, et si tu l'as reçu, » pourquoi t'en glorifies-tu, comme si tu ne l'avais

sera heureux d'un bonheur qui le rendra sage. Les épreuves entre les mains de Dieu nous rendent sages à salut, c'est leur but. Venues directement de Dieu, elles concourent, je n'en doute pas, au vrai bien des enfants comme des pères; mais attendons-les et ne les provoquons pas facticement comme font tant de parents en prétendant leur apprendre ce qu'est la vie. Tant que Dieu les épargne, épargnons-les; jouissons de les voir s'épanouir sous la tiède haleine de notre affection; les vents glacés ou desséchants arriveront toujours assez tôt; et croyons que cette parole, dont le sens spirituel est profondément vrai pour le chrétien, s'applique aussi à nos enfants selon leur mesure : « Votre joie sera votre force.... »

Rome, février 1854.

« Le vœu de mon cœur depuis que j'ai des enfants est que leur enfance soit heureuse, et je bénis Dieu de ce que ce vœu est pleinement exaucé. Je voudrais que tu les visses entrer vers moi au premier matin en sautant : ils viennent s'établir chacun sur un genou et nous lisons quelques versets du livre des Rois, qui les intéresse beaucoup. Quelquefois nous n'en lisons qu'un ou deux; je ne crains pas, quand l'occasion se présente, d'amener aussi l'entretien sur d'autres notions que des notions purement religieuses; ce culte me paraît béni; il est

tout à fait familier. C'est, selon mon expérience, la meilleure, je dirai presque la seule bonne heure pour faire un culte avec les enfants, un culte où le cœur ait sa part (et s'il n'y a pas sa part, qu'est-ce alors?); la journée est encore vierge de sottises, et s'il y en a eu la veille, nous estimons qu'à leur âge la nuit efface tout. En général, ne trouves-tu pas qu'avec les enfants ce qui dure longtemps ne convient pas? Il y a des parents qui ont pour principe, après certains manquements, de laisser voir pendant plusieurs jours un visage froid et sévère. J'ai le plus grand doute qu'ils soient dans le vrai. On court ainsi le risque de fermer le cœur de ses enfants et de leur apprendre d'une triste manière ce que c'est que la rancune. Nous cherchons à éviter les longues luttes, les : « Tu ne dîneras pas que tu n'aies » fait cela, » et autres menaces du même genre. Ne penses-tu pas que cette lutte dans laquelle l'enfant croit longtemps qu'il sera le maître, établit sur un pied déplorable sa relation avec ses parents? J'aime bien mieux, si l'enfant se rebelle, lui infliger une punition immédiate de sa rébellion, après quoi tout est terminé.... »

Rome, février 1854.

« .... Je veux vous dire quelque chose qui rappelle un peu que je ne vous écris pas du premier endroit venu, mais de Rome. Je ne vous parlerai

touristes se posant en face et faisant ces silencieux gestes d'admiration que vous savez. Pour moi, j'ai trouvé cela fort laid, sans grâce, sans expression, sans dessein, et qui pis est, je l'ai dit tout crûment au duc Serra di Falco, obligeant vieillard auquel nous nous sommes adressés. Or, il s'est trouvé que le duc Serra est un antiquaire, qui a publié un superbe ouvrage sur les monuments grecs de son pays, et qui a lui-même sorti les dits bas-reliefs de ses fouilles à Sélinonte. « Comment donc, s'est-il » écrié, mais savez-vous que ces métopes sont du » plus haut intérêt? » Bien d'autres eussent été confus, mais tu connais quel est le *toupet* de ton ami Micheli. J'ai donc simplement persisté, en vrai républicain, à trouver cela laid; et, en fin de compte, il est ressorti que ce morceau, unique en son genre, représentant une époque de l'art dont on ne possède rien, était un vrai trésor pour l'histoire de la sculpture, mais en soi n'était pas plus beau qu'un tableau des prédécesseurs de Giotto. Je me suis applaudi de ma franche indépendance et me suis promis de continuer à ne pas jurer *in verba Itinerarii*.

» Sans sortir de chez nous, nous goûtons une des plus belles vues de Palerme; tout est beau, tout est pittoresque à nos yeux dans cette végétation sicilienne; les oliviers si capricieux dans leurs formes; les cactus qui hérissent les moindres ro-

chers et leur donnent un air africain; les poivriers, un des plus jolis arbres de la création, sorte de saule pleureur toujours vert, entremêlé de longues grappes de fruits roses : tout cela nous enchante. Ajoutez-y, pour un horticulteur passionné, les sauges, les habrothamnus, les datura, les hibiscus, les volkameria, toutes ces belles fleurs cultivées à grand'peine dans nos serres, qui embaument ici les jardins en plein décembre. Un des traits les plus aimés de la campagne de Rome, ce sont les aqueducs, n'est-ce pas? « ces monuments élé- » gants et solides qui, sur des arcs de triomphe, » conduisaient l'eau pour le peuple roi. » J'écorche Chateaubriand. Eh bien, les aqueducs des Sarrasins sont aussi la physionomie de maint paysage autour de Palerme. L'eau court souterraine, mais par des raisons hydrauliques que je ne comprends qu'imparfaitement, on lui fait de temps en temps, sur un long parcours, reprendre son niveau! De hautes colonnes en briques supportent à cet effet des réservoirs; ces colonnes, attaquées par le temps, réparées à diverses époques, revêtent toutes les nuances; l'humidité qui suinte par les fissures entretient toujours fraîche et verte une flore des plus délicates fougères; d'autres plantes entourent les échelles de fer fixées le long des colonnes. Cette eau excellente se distribue dans toutes les maisons de Palerme, pauvres et riches. Elle coule encore

vous scandalise. Cette foi, qui peut la faire naître en soi? dites-vous. Et comment Dieu peut-il nous punir de ne l'avoir pas?... Et vous voilà prêt à vous détourner de Dieu comme un enfant boudeur, à qui son père donne un ordre qu'il trouve injuste, inexécutable. Que gagnerez-vous à cette sotte bouderie, mon pauvre ami? Serez-vous heureux ainsi? Réussirez-vous à vous tranquilliser sur l'avenir après la mort? — Vous vous plaignez de la dureté de Dieu; à qui voulez-vous vous en plaindre? au démon, son ennemi et le vôtre? Ah! vous le réjouiriez bien. Cette plainte, ce mécontentement, il faut les porter à Celui qui est notre Recours éternel, notre Ami tout-puissant, tout indulgent, qui ne raille pas, qui ne repousse pas, qui excuse tout, comprend tout, supporte tout. Il faut vous plaindre au Seigneur Jésus-Christ et lui dire : « Je » voudrais croire en toi, Seigneur, mais comment » faire? cela ne dépend pas de moi. Y a-t-il un » chemin à suivre pour arriver à cette foi? Dis-le » moi, et je serai heureux de l'essayer de mon » mieux. »

» Elihu, l'ami de Job, aurait déjà pu vous répondre en vous donnant cet excellent conseil : « Quoique tu aies dit que tu ne le vois point, fais » ce qui est juste devant lui, et attends-le, » parole d'un bon sens profond, règle admirable de conduite pour tous les esprits troublés par des

tentations d'incrédulité. — Mais Jésus lui-même a une réponse précise, une réponse pleine d'encouragement, et qui a été pour plusieurs une lampe à leurs pieds : « Si quelqu'un veut faire la volonté » de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est de » Dieu. » Voilà une belle et bonne réponse, faite tout exprès pour vous. Voilà un noble travail, un travail qui, déjà par lui seul, rend heureux, car il n'y a pas de meilleure source de bonheur sur la terre que de chercher sincèrement à faire la volonté de Dieu. Et puis, quelle récompense! sentir peu à peu poindre dans son cœur la lumière qui vous fera reconnaître la vérité.

» Ce travail sera arrosé de prières, car c'est aussi la volonté de Dieu que nous priions beaucoup. Mon Dieu, je désire être sauvé! Je voudrais croire; je ne fais point d'objection; je ne conteste pas; je voudrais croire comme tel ou tel que je vois si heureux. Dis-moi si, pour me donner cette foi, tu exiges de moi quelque sacrifice!... Ah! cette parole-là, si vous l'avez prononcée, c'est que c'est Dieu qui vous l'a mise au cœur. Alors, ne faites pas comme Pilate qui, après avoir dit : « Qu'est-ce que la vérité? » s'en va sans attendre la réponse. Il faut faire taire tout bruit, et écouter dans un humble silence ce que la conscience répondra. Si elle dit : « Oui, je veux tel sacrifice, » il n'y a plus à hésiter, il n'y aura plus de bénédic-

» Il me semble que ce serait là une bonne habitude à prendre, une habitude qui n'aurait certainement rien de contraire à l'esprit de l'Evangile. Ne croyez-vous pas que notre paix avec nous-mêmes et avec nos entours y gagnerait ? Pourquoi n'essaierions-nous pas ? »

V

Les quinze années qui suivirent ce séjour de Montreux, où, sous l'influence de Louis Meyer et d'Adolphe Monod, Micheli avait appris à connaître personnellement son Sauveur, furent, nous l'avons vu, des années de grande activité dans les sens les plus divers. Notre frère avait cherché à réaliser dans sa vie le bel adage : « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » Ecoles, missions évangéliques, œuvres de bienfaisance, visites pastorales, politique cantonale, administration municipale, etc., avaient pris tous ses instants, et dans toutes ces sphères il avait apporté une application consciencieuse et réfléchie. Dans ses voyages, pendant ses longs séjours à l'étranger, il ne demeurait point inactif. Il étudiait les hommes et les choses,

» Je prends pour exemple un détail facile à constater, le logement. Comparez les chambres des domestiques dans les anciennes et dans la plupart des nouvelles maisons. Je ne puis m'empêcher de relever chez certains architectes une singulière inconséquence. Ils feront hautement profession de leurs principes humanitaires, discourront à quelque tribune sur le sort des classes ouvrières.... Certes, on aurait au moins le droit de s'attendre à ce que, dans les maisons qu'ils construisent, il y ait, pour les domestiques, des logements salubres, avec un certain degré de confort. Nullement. Il semblerait parfois qu'on n'y ait pas pensé, et que, la maison terminée, on se soit dit : — A propos, et les domestiques? Alors on organise un diminutif d'alcôve dans la cuisine déjà petite, un réduit sous l'escalier, une soupente étouffée, et l'on s'étonnera que, logés ainsi, ils aient facilement un peu d'humeur.

» Et puis vienne la maladie! Comment voulez-vous soigner là une fluxion de poitrine, une fièvre bilieuse? C'est impossible.

» — Mais, dit une dame, j'habite une maison moderne, et mes femmes y sont bien logées ; il ne s'agit que de savoir leur consacrer une chambre qui ne leur était pas destinée. Sont-elles malades, mon médecin les soigne comme moi-même.... » Vous faites cela; eh bien, vous êtes de braves gens.

Deux mots de plus alors sur le sujet, puisque nous paraissons devoir nous entendre. Votre médecin est sans doute très habile, peut-être le meilleur de la contrée ; est-ce celui en qui votre bonne a confiance? Vous le savez, cette confiance-là ne se commande pas. — Mais passons. Que ce soit ou non le vôtre, recommandez-lui de ne pas lui faire des visites trop écourtées. Quand vous êtes malade vous-même, il demeure longtemps auprès de vous, causant de choses et d'autres.

» Vous vous assurez, madame, que les ordonnances du médecin sont bien exécutées, que Jaqueline a le régime qui lui convient ; mais, n'est-il pas vrai, vous ne vous bornez pas à cela? Vous venez vous asseoir à son chevet, et lui proposez une lecture ; ou mieux encore, en causant avec elle vous gagnerez sa confiance. Peut-être cette maladie vous montrera-t-elle combien peu vous connaissiez votre femme de chambre, combien vous étiez demeurée étrangère à ses intérêts de famille, à son caractère, à sa manière de concevoir les choses.... L'égoïsme de notre cœur naturel se manifeste souvent avec une naïve crudité dans les rapports avec nos domestiques. Le cocher, c'est un homme qui soigne plus ou moins bien nos chevaux ; la cuisinière, une personne qui réussit plus ou moins bien dans les entremets ou les fritures, etc. ; nous leur parlons poliment, amicalement, je veux le croire, mais sou-

térieure; aussi tout ce qu'il a produit avait un caractère d'œuvre chrétienne. Ce sont de petits opuscules pour les enfants, quelques-uns traduits très librement de l'anglais et de l'allemand, de gracieuses réclames pour des œuvres chères à son cœur, de nombreux comptes rendus d'ouvrages, quelques articles sur des sujets où l'on sent vibrer son cœur et sa conscience, des notices biographiques, des récits missionnaires… Micheli, doué d'une grande finesse d'esprit, avait un don spécial pour la critique littéraire, mais il refusa invariablement de rendre compte d'ouvrages qui lui déplaisaient. Il n'aimait pas à imprimer du mal de personne, et puis il sentait qu'une certaine verve satirique s'éveillait bien vite au contact de certains livres, et qu'il y avait là un piége.

L'attrait passionné que Micheli avait éprouvé autrefois pour la poésie (il savait être charmant poëte à son heure) ne le quitta jamais. Mais il fallait que ce fût de la vraie poésie. Aucune faute, aucune faiblesse de versification n'échappait à son oreille, mais aussi aucune vraie beauté ne le laissait indifférent. Quand il trouvait à jouir, il jouissait avec plénitude. « On accusait parfois, écrivait-il à un ami, une dame de ma connaissance de se montrer un peu difficile quand il y avait un dessert. Elle avait coutume de répondre : — Je me passe par-

faitement de bonbons, mais si l'on m'en donne, je tiens à ce qu'ils soient bons; de mauvais bonbons, c'est une anomalie. — Je suis pour les vers exactement comme Madame *** pour ses bonbons. » Aussi, comme il savait exprimer son admiration lorsqu'il rencontrait de beaux vers; mais comme il était implacable lorsqu'il rencontrait « ces enjambements forcés, ces césures supprimées qu'affectionnent quelques poëtes du jour! » Qu'on lise ses critiques des *Rayons perdus* ou des *Stoïques* de Mlle Siefert et l'on trouvera regrettable qu'à côté de tant de choses excellentes accomplies par Micheli, il n'ait pas consacré ses belles années à l'enseignement littéraire.

Il faut ajouter que Micheli se montrait très sévère pour le choix des lectures. Autant il savait admirer dans toutes les langues et dans les écrivains de toutes les communions les choses bien dites et noblement senties, autant il avait horreur de cette littérature malsaine dont on remplit aujourd'hui les pages de nos grandes revues. Quand il s'agit de ces productions-là, sa plume s'aiguise, elle devient tranchante, ou plutôt il les met de côté et les paie de silence. Il avait écrit sur ce sujet un petit article auquel il tenait fort, et qui n'a jamais paru, dans lequel il conjurait les maris de veiller sur les lectures qu'ils conseillent à leurs femmes. Nous le

Se sent-on bien disposé? l'âme s'élance-t-elle naturellement vers Dieu? qu'on prie d'abondance. Mais qu'on ait toujours une prière écrite, pour suppléer à la sécheresse possible de son pauvre cœur. J'aimerais que ce fût là une chose reçue, qui n'étonnât personne; je me permets d'en donner spécialement le conseil dans le culte domestique. Commencer par la prière lue, n'empêche point de terminer par quelques mots sur les circonstances particulières qui ont pu marquer la journée, et qu'il est sans doute bon de mentionner, puisque également chacun, au fond de son cœur, a besoin de les présenter à Dieu[1]. »

[1] Dans le même article Micheli faisait des remarques très justes sur la prière dite d'*abondance*. « Les meilleures choses ont leurs écueils; la prière d'abondance devait avoir les siens. Ah! que ceux qui prient ainsi se défient d'une faconde aisément acquise. L'expérience montre combien il est plus facile de prier que de parler sur un sujet. Qu'on ne prie pas sans bien savoir ce qu'on veut dire. Souvent l'assemblée s'aperçoit tristement que l'orateur prononce des phrases, en attendant que les idées viennent. Elles viennent enfin, et alors commence vraiment la prière; mais elle commence au moment où l'on s'attendait à ce qu'elle finît, et entraîne tous les inconvénients des longues prières. Félix Neff, toujours original, comparait l'homme qui prie à celui qui pompe. Parfois la pompe est gâtée; il faut pomper longtemps avant que l'eau vienne. C'est une image très juste que Neff appliquait au chrétien dans son cabinet. Pomper ainsi dans le culte public, est un abus déplorable; mieux vaut une prière écrite, lue ou récitée.

Micheli aimait cependant à parler aux enfants; il le faisait volontiers dans les jours de fête, mais dans ces occasions aussi il écrivait avec soin ce qu'il voulait leur dire. Voici quelques fragments d'une allocution adressée, le jour de Noël, aux petites filles de l'école du docteur Lombard sur ces paroles de Jésus-Christ : « En vérité, en vérité, je vous dis que tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera. » (Jean XVI, 23.)

« Qui a dit cette parole? — Si M^{me} L*** vous avait dit : « Toutes les fois que tu auras besoin de quel» que chose, viens me le demander, » vous le croiriez, et vous iriez vers elle. — C'est Dieu qui le dit, et tous ceux qui l'ont cru sont allés à lui dans tous leurs besoins et ont été entendus. Quelques-unes de vous l'ont vu dernièrement dans la lettre de l'Esquimau Nathanaël. Il a toujours été avec Dieu comme un fils avec son père. C'est le meilleur conseil que je puisse vous donner en ce jour où vous est né votre meilleur ami, c'est que vous agissiez avec lui comme avec votre meilleur ami. Il est tout-puissant, il est tout bon; soyez sûres que tout ce qui sera bon pour votre âme, il vous l'accordera. Représentez-vous qu'il y a auprès de lui comme des provisions de tout ce qui vous manque. La prière est un messager qui va les chercher, avec la rapidité du télégraphe électrique.

» Demandez avant tout que Dieu vous soutienne

on avait fait son deuil depuis longtemps; quand la boîte devenait lourde, l'homme dont je parle en mettait le contenu sous pli, et le faisait parvenir d'une manière sûre et toujours anonyme à la veuve, au père de famille choisi. Vous représentez-vous de quel œil d'affection il devait regarder ces êtres qui ne le connaissaient pas, auxquels il pensait sans cesse, et qui lui faisaient du bien en l'habituant à la simplicité et au renoncement? — Nous ne regarderons pas avec moins d'affection, ajoutait Micheli, cette personne pour qui nous prierons, pour qui nous lutterons, et qui sera comme un tiers dans tous nos tête-à-tête avec le Seigneur.... »

Oui, donner et se donner a été jusqu'à la fin la joie de Micheli. Donner au pauvre, mais au riche aussi; au pauvre, c'était pour subvenir à ses besoins, pour mettre quelque douceur dans sa vie, quelque joie à son triste foyer, quelques fleurs de fête sur sa table, quelque joujou dans le berceau de l'enfant; au riche, à ses petits et à ses grands amis, pour leur dire qu'en leur jour d'anniversaire il y avait eu une prière à Dieu en leur faveur et une pensée d'affectueuse sympathie. C'était un bouquet, un livre, de la crème bien fraîche, apportée tout droit du manoir du Crest, quelques vers gaiement tournés, des jouets pour les petits, et avec les jouets un affectueux billet. En voici un, entre cent autres, que je veux faire lire à mes lecteurs.

« Tu es heureusement venu au monde, il y a neuf ans, mon cher A., et je crois que pendant ces neuf ans tu as donné beaucoup de bonheur à tes parents.

» Je désire de tout mon cœur que le frère ou la sœur qui s'approche, vienne aussi heureusement au monde que toi, et donne également du bonheur à tes parents. Je désire que vous viviez longtemps ensemble, ayant toujours ces même neuf ans qui vous sépareront, qui feront de toi un jeune homme pendant qu'il sera encore un enfant; ou un homme pendant qu'elle sera encore une jeune fillette. Le bon Dieu te montrera d'année en année tous les doux devoirs de ta position de frère et fils aîné.

» Il y a dans les cours des princes de ce monde une place qu'on appelle le distributeur des *grâces*. J'aime à te donner cette place à ma cour, le jour de ton anniversaire. Je te charge donc de distribuer mes grâces à tes frères et sœurs, sous forme d'une toilette pour la poupée de B., d'un jeu de cubes pour H., d'un ballon pour F., et de deux volumes de merveilles pour leur cher A.

» Adieu, cher enfant, que le Seigneur Jésus te bénisse abondamment.

» Ton affectionné J.-L. M. »

L'hiver de 1874 était venu, et avec l'hiver son cortége habituel de rhumes opiniâtres et de fati-

« *4 avril* 1874. — Je viens, chers amis, de vous recommander à Dieu d'une manière toute particulière. Qu'il daigne vous donner un bon jour de Pâques. Que ce jour où la chrétienté tout entière se réjouit de ce que Jésus a vaincu la mort, que ce jour ne soit pas trop assombri par les souffrances pour notre cher malade. Que ce bon Jésus qui a tant soulagé de malades durant les jours de sa chair, veuille lui envoyer aussi sa part de soulagement !

» Son secours, même miraculeux, n'a pas cessé avec son retour dans le ciel. J'ai connu plus d'un être souffrant qui pouvait chanter des cantiques au milieu de grandes douleurs. C'était la force du Sauveur qui s'accomplissait puissamment dans sa faiblesse. Ce qu'il y a de sûr, c'est que tous ceux qui mettent leur confiance en lui s'en trouvent bien, et que, d'une manière ou d'une autre, il leur est fait selon leur foi.

» Demain matin, au lever du soleil, tous mes amis moraves se rendront sur le cimetière de la communauté, et là, au milieu de la poussière des morts, ils chanteront, en regardant au ciel, le cantique de la résurrection. C'est une bien belle pensée. Personne n'aime Jésus-Christ autant que ces chers moraves, et personne ne fait en ce monde autant de bien qu'eux. »

« *19 juillet* 1874. (De la montagne.) — Mon cœur

est souvent auprès de vous, chers amis, et d'autant plus que je n'ai pas eu lieu d'être content lors de ma dernière visite. Je me demande comment vous vous trouvez de cette prolongation de grandes chaleurs. Je me demande si le docteur X*** n'aura point quelque heureuse idée pour vous; et cela je le demande surtout à Dieu qui peut vouloir vous faire du bien, et beaucoup de bien par son moyen : ce qui ne veut point dire que je croie M. X*** meilleur médecin que M. Y***. Pas le moins du monde. Ce dernier a toute ma confiance; mais, dans le bien qu'ils font, les hommes ne sont que des instruments, et Dieu se sert souvent des choses faibles de ce monde pour confondre les fortes. Que de fois n'ai-je pas entendu dire à des prédicateurs que les sermons qu'ils savaient avoir fait un vrai bien à quelques âmes, étaient justement ceux qu'ils avaient composés avec fatigue, sans entrain, et dont ils étaient mécontents....

» Je voyais l'autre jour, du haut du Salève, l'emplacement de l'hôpital, et je pensais avec compassion à toutes les souffrances réunies là; aux vôtres aussi, mon cher ami : c'est si long! J'ai besoin de demander à Dieu qu'il renouvelle constamment la mesure de vos forces, la mesure de votre patience chrétienne.... »

« *Août* 1874. — Je vous envoie, cher monsieur, quelques lignes qui m'ont fait du bien dans ma lec-

ture de ce matin : « C'est moi qui t'ai appelé et
» qui veux te délivrer : c'est moi qui suis ta lumière, ta paix, ta force, ta victoire; c'est moi
» qui suis Jésus, ton Jésus, ton Sauveur. »

» Oh! il y a dans ces mots : *c'est moi,* de quoi dissiper toutes nos alarmes. C'est donc avant tout à vous qu'il l'adresse; à vous, qu'angoisse le souvenir de vos péchés : Rassure-toi, *c'est moi* qui ai expié tes péchés. C'est à vous qu'il l'adresse, à vous que désespèrent vos rechutes continuelles : *c'est moi* qui suis ta force, tu pourras tout par moi. A vous qu'assaille le doute : *c'est moi* qui suis ta lumière, celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres. A vous que l'adversité, la souffrance fait trembler : « Ne crains pas, c'est moi qui t'ai
» racheté. Je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi;
» quand tu passeras par les fleuves, ils ne te noie-
» ront pas; quand tu traverseras les flammes, tu
» ne seras pas brûlé, parce que je suis avec toi,
» moi, ton Sauveur. »

» Je voudrais espérer que vous avez moins souffert depuis samedi; je désire que les paroles que je vous ai transcrites vous fassent du bien à l'âme, comme elles m'en ont fait à moi-même.... »

« *Octobre* 1874. — Je vous envoie, mon cher ami, le livre que publient chaque année mes amis moraves. Nous nous en servons journellement, ma femme et moi. Souvent cette parole destinée à un jour particulier s'est trouvée justement convenir à

notre situation d'âme, et nous nous sommes attachés à ces petits almanachs. Que ces paroles vous apportent une bénédiction chaque jour de cette année, c'est mon vœu bien cher.... »

« *Novembre* 1874. — Mon cher ami, j'avais compté vous aller voir hier, n'ayant fait que vous entrevoir dimanche, et puis je n'ai pu disposer d'aucun moment, et je vois que je serai encore pris probablement ces deux jours. Je vous envoie donc par écrit une petite amitié, vous recommandant à Dieu dans votre solitude. Je dis solitude, car quoique vous occupiez maintenant un dortoir, vous êtes néanmoins isolé en regard de ces mois où votre bonne mère ne vous quittait pas.

» Il y a dans la Bible une parole tout aimable et gracieuse, si l'on ose employer ces expressions, et qui a maintes fois apporté la consolation : « Dieu » fait habiter en famille ceux qui sont seuls. »

» J'espère que vos voisins sont des gens respectables. Rappelez-vous votre devoir de chrétien. »

« *Décembre* 1874. — Je n'avais point pensé en vous quittant l'autre jour, mon bon ami, qu'il s'en passerait plusieurs avant que j'aie le plaisir de vous revoir. Comment vous retrouverai-je ? Mieux, j'espère, car j'ai été bien médiocrement content les deux dernières fois. C'est une bien, bien longue épreuve, mon pauvre ami. Et c'est un douloureux exercice de patience et de soumission chrétienne, que ces hauts suivis de bas, de façon à ne laisser aucune

a été épargné, et à lui et à vous. Cela me ferait beaucoup de peine de ne pouvoir suivre demain son convoi; je suis un peu mieux aujourd'hui, et j'espère que cela me sera possible. »

« *Samedi* 27 *mars* 1875. (Sur son lit de mort.) — Il m'en coûte plus que je ne puis vous dire, chère madame, de ne pouvoir donner ce dernier témoignage à notre pauvre H*** et à vous. *Je vous trace avec peine ces deux lignes d'une main tremblante de fièvre. Que le Seigneur vous assiste pendant cette émouvante journée....* »

Tandis que Micheli préparait le jeune H*** à la mort avec tant de fidélité, Dieu le préparait aussi lui-même au départ par les assemblées de prières du mois de mars. Micheli avait suivi avec beaucoup d'attention le mouvement de réveil dit de *consécration,* et attendait les réunions annoncées comme devant avoir lieu au printemps, à Genève, avec un mélange de crainte et d'espérance; de crainte, parce qu'il redoutait certaines tendances dont on accusait ce réveil; d'espérance, parce qu'il lui semblait qu'il y trouverait peut-être cette joie qu'il se reprochait sans cesse de ne pas posséder.

Micheli put assister à la plupart des réunions qui furent tenues alors, soit à la Rive-droite, soit ailleurs. Il en jouit pleinement et y trouva de grandes bénédictions. Il avait le sentiment que l'on avait enfin mis en relief un côté de la vérité, non pas

nouveau, mais trop oublié de nos jours. Il ne se réjouit toutefois qu'avec tremblement du rafraîchissement que Dieu donnait à son église, et dans une réunion de prières tenue au Casino, le 23 mars, il insista sur le devoir de la vigilance, en même temps que sur le danger du découragement. « Oui, mon Dieu, disait-il dans une dernière prière, garde-nous sous tes ailes, entoure-nous de tes bras. Que nous entendions ta voix nous dire et nous redire : « Mon » enfant, mon pauvre enfant, ne crains pas, je t'ai » aimé, et, depuis que je t'ai parlé, je n'ai jamais » manqué de me souvenir de toi!... » Trois jours plus tard, comme nous le voyons par sa correspondance avec le jeune ***, Micheli était atteint par la maladie. Il ne se sentit pas d'abord mourir, mais la semaine suivante n'était pas commencée qu'il reposait dans le sein du Père.

Ses dernières heures furent très simples. Peu de paroles, pas l'ombre de frayeur, une paix absolue. Le jour de ses funérailles, tout un peuple l'accompagna à sa dernière demeure. Femmes et enfants, riches et pauvres, se confondaient dans un même deuil. Tous n'étaient-ils pas frappés par ce départ?

« Heureux les débonnaires, a dit Jésus-Christ, car ils hériteront la terre! »

CATALOGUE DES ÉCRITS

DE

J.-L. MICHELI

Dix-neuf ans dans la Polynésie, par M. Turner. *Etrennes religieuses.*

L'Amérique devant l'Europe, par le comte A. de Gasparin. *Semaine religieuse.*

Donner une part déterminée de son bien. *Semaine religieuse.*

Le jour de l'an. *Semaine religieuse.*

Histoire de l'église de Genève, par M. Gaberel. *Semaine religieuse.*

La vie éternelle, par M. Naville. *Semaine religieuse.*

1863

Marion la centenaire. *Journal de Genève.*

Le docteur Barth. *Semaine religieuse.*

La Bible et ses mystères. *Semaine religieuse.*

La prière d'un païen. *Semaine religieuse.*

Une scène de Médée. *Bibliothèque universelle.*

Société biblique, discours du président.

1864

Les fouilles de Ninive. Cours de M. Matthey. *Journal de Genève.*

1865

Rapport du Refuge. *Semaine religieuse.*

1866

L'amiral Ruyter.

Diaconesses de Saint-Loup. *Semaine religieuse.*

Rapport sur le colportage.

1867

Rapport sur le colportage.
Visite à l'hospice de l'enfance de Lausanne.
Elisabeth Christine, reine de Prusse.
Cours de M. Matthey sur l'Egypte. *Démocratie suisse.*
La gare de Herrnhout après la guerre. *Semaine religieuse.*
Récit d'un accident à Menton. *Lectures pour les enfants.*
Utile emploi des vieux meubles. *Semaine religieuse.*
L'oncle Matthias, par M. U. Olivier. *Chrétien évangélique.*
Sur diverses publications de M. Errera, à Venise.

1868

Sur la mort d'Henri Lasserre. *Semaine religieuse.*
La petite côte, par M. Urbain Olivier. *Chrétien évangélique.*
Rapport sur le colportage.
Les petits commencements, par M. Ed. Barde. *Chronique genevoise.*
Siloë, par M. C. Chatelanat. *Semaine religieuse.*
Robert Culling Hanbury. *Chrétien évangélique.*
Souvenir de madame de Wette. *Semaine religieuse.*
Légendes de l'Alsace, par M. Rosseeuw Saint-Hilaire. *Chrétien évangélique.*
Tom, le jeune épicier.
Les fables de Florian. *Bibliothèque universelle.*
Réunion de Saint-Loup. *Semaine religieuse.*
Catherine Rollier ou le verre d'eau froide de l'Evangile.

1869

Un ami des Israélites, article sur la Fille de Sion, de M. Pétavel. *Bibliothèque universelle.*

Les écoles du dimanche. *Bien public.*

Comédies romanesques, par Mlle L. Siefert. *Revue chrétienne.*

Maîtresse et servante, par l'auteur de *John Halifax.* Sur les domestiques. *Bien public.*

Méditations, par Ch. Chatelanat. *Semaine religieuse.*

La famille du syndic, par Mme Matthey. *Semaine religieuse.*

1873

Agnès Jones. *Semaine religieuse.*

Comédies romanesques, par Mlle L. Siefert. *Bien public.*

Rapport de la Société biblique.

Un détail de l'observation du dimanche. *Bien public.*

Les Papous civilisés. *Journal de Genève.*

L'Evangile et la civilisation, par M. Eug. Reichel. *Bien public.*

Pestalozzi, par le pasteur Bordier. *Bien public.*

Mission de l'église vaudoise. (Inédit.)

Une famille pendant la guerre, par Mme Boissonnas. *Chrétien évangélique.*

L'interné, par M. Urbain Olivier. *Chrétien évangélique.*

Participation des ouvriers aux bénéfices. *Bien public.*

Missions moraves au Labrador. *Education chrétienne.*

Isabeau Mennet, par M. A. Lombard. *Semaine religieuse.*

Echos de l'Arve, par M. Jules Vuy. *Bien public.*

Un jubilé aux îles Sandwich. *Journal de Genève.*

Sermons de Louis Meyer. *Chrétien évangélique.*

Belle neige, traduit par le pasteur Tournier. *Chrétien évangélique.*

Sermons, par M. Grandpierre. *Chrétien évangélique.*

Cinquante ans de la vie d'un peuple, par Mme Monod. *Semaine religieuse.*

Le refuge de Genève. *Bien public.*

Le père Taylor. *Chrétien évangélique.*

Les pauvres et l'Evangile, par M. Tommy Fallot. *Revue chrétienne.*

Lectures illustrées pour les enfants. *Journal de Genève.*

Les fiancés, de Manzoni. *Chrétien évangélique.*

1874

Le tailleur de pierre, par M. Urbain Olivier. *Chrétien évangélique.*

Les jeunes missionnaires vaudois en Afrique. *Journal de Genève.*

La vie de Jésus, en vers français, par M. Marc-Monnier. *Chrétien évangélique.*

L'éducation d'après la Bible. *Chrétien évangélique.*

Réclamation au sujet des missions moraves. *Semaine religieuse.*

Souvenirs de ma jeunesse, par le P. Gratry. *Chrétien évangélique.*

Fidelia Fiske, missions en Perse. *Semaine religieuse.*

Historiettes, par Eunice Cretin. *Chrétien évangélique.*

Les diaconesses. *Journal de Genève.*

Quelques mots sur la lecture de la Bible, par le père Hyacinthe.

Les portes entr'ouvertes, traduit de l'anglais. *Chrétien évangélique.*

Asile de Menton. *Journal de Genève.*

Missions moraves. *Semaine religieuse.*

Quatorze ans aux îles Sandwich, par M. Varigny. *Revue chrétienne.*

Demande d'une infirmière. Lettre au *Journal religieux de Neuchâtel.*

Les bons paysans, par M. Urbain Olivier. *Chrétien évangélique.*

1875

Franck ou une vie heureuse. *Etrennes religieuses.*

Récits du dimanche. La meilleure amie de Pauline. — Le lämmergeyer et le chevrier. — La guérison de Claire. — Les enfants du pêcheur. — Arnasouk. — La petite Linette. — Hans aux mains percées. — Moustache et ses amis. — Des fraises pour grand'maman. — La visite par le toit. — Le puits du presbytère. — Boutons d'or et marguerites.

SANS DATE

Poésies par Mme de Pressensé. *Journal de Genève.*

Fragments d'une lettre sur le pardon.

Le vieux Alick.

L'échange ou le marchand ambulant.

L'albatros.

Les naufragés au Labrador.

La cueillette des mûres sauvages.

N. B. Quelques opuscules épuisés peuvent avoir été omis.

ESK 110

#61554778

LAUSANNE — IMP. GEORGES BRIDEL